61e ANNÉE (7e SÉRIE) N° 31 2 AOUT 1951

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Directeur

Mgr F.-M. CATHERINET
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Codirecteur

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. « J'ai été en Russie ». — II. Le bluff soviétique. — III. Nouvelle « bourgeoisie » russe. — IV. L'opposition au régime. — V. Etat moral et religieux en Russie. — VI. Vie spirituelle de Paris. — VII. Les deux pèlerinages de Péguy. — VIII. Un saint breton, le P. Maunoir. — IX. Un missionnaire moderne : Mgr Vogt. — X. Une thèse de doctorat sur Francis Jammes. — XI. Quelques autres thèses.

I

« *J'ai été en Russie* ». C'est sous ce titre qu'un religieux allemand, après avoir été cinq ans en Russie, d'abord en qualité de soldat, puis comme prisonnier, vient d'écrire une série d'articles dans *Il Quotidiano*, organe de l'Action catholique italienne. Nous empruntons la substance de ces articles à la revue espagnole *Ecclesia*, qui les a publiés dans ses numéros des 9 et 16 juin.

« Je n'ai pas l'intention, déclare avant tout l'auteur, de parler de secrets militaires que j'ignore, ni des horreurs des camps de prisonniers, qui ont été souvent décrits et sur lesquels le monde occidental sait à quoi s'en tenir. Mon témoignage ne portera que sur les aspects de la vie quotidienne soviétique, moins connus à l'étranger. »

C'est donc le « Rideau de fer » qui va, partiellement, s'ouvrir devant nous. C'est avec le plus vif intérêt que nous recueillons de tels récits. Le peuple russe est sous le joug ; nous n'avons pour lui que sympathie et commisération et nous souhaitons de tout cœur sa libération et son retour dans le circuit fraternel des peuples humains. Mais, d'abord, que vaut le témoignage qui nous est offert ? Qu'a bien pu voir notre témoin ? Que peut voir un soldat en campagne, un prisonnier, derrière des barbelés ?

Il répond lui-même à nos questions. Il n'a pu voir, certes, que quelques régions de l'immense Russie. Il a été non seulement soldat en campagne mais soldat occupant. Il a vu l'Ukraine et le Caucase, et un certain nombre de provinces de la Russie centrale. Les prisonniers en Russie ont été employés à la reconstruction. Notre témoin a travaillé d'abord en qualité de maçon, puis lorsque les autorités russes ont appris qu'il savait fort bien le russe, on l'a utilisé comme interprète, dans les hôpitaux, puis dans les « kolkhozes », dans des administrations et jusque dans une « section politique ». Il a donc pu connaître les milieux les plus divers. Il a reçu les confidences d'amis russes, de prisonniers de guerre, ses camarades. Il a pu grouper, compléter, confirmer un grand nombre d'impressions et de constatations. Il estime pouvoir généraliser ses jugements sans trahir la vérité.

La première chose qu'il tient à dire c'est que ce pays, qui est peut-être, en puissance, le plus riche du monde, donne une impression générale de pauvreté. Dans les régions ravagées par la guerre, cela se comprend. Mais même dans les villes que la guerre n'a pas touchées, la situation est identique. Aucune construction neuve ; des maisons surpeuplées à un degré inimaginable pour un occidental ; mal entretenues ; des rues mal pavées. Un aspect désolé dans les cours intérieures. Autour des lieux de marché et des églises, des files de mendiants. La plupart avec des cicatrices de blessures et des décorations de guerre. Ce sont, en effet, d'anciens combattants, dont la pension ne dépasse pas 80 roubles par mois : le prix de deux kilos de viande !

S'il n'y a plus, dans le peuple, le débraillé des premiers temps de la Révolution, on note dans l'habillement des traces d'usure, de misère souvent. Les vêtements d'une certaine élégance sont rares et frappent tout de suite les yeux. Il semble bien que le régime ait réalisé l'égalité presque générale, sauf les exceptions qui seront notées plus loin, mais c'est l'égalité vers le bas, dans l'avilissement matériel. Le niveau de vie est uniforme pour un prolétariat immense. Mais une « bourgeoisie nouvelle » au sein de laquelle « la conscience de classe » est très forte, s'élève le plus qu'elle peut au-dessus de lui. Ce phénomène est dû, naturellement, à l'énorme ouverture de l'éventail des salaires. Les grands « chefs » d'une part, les grands spécialistes de tout type, d'autre part, sont en contraste frappant avec la masse des ouvriers non-qualifiés ou de qualification moyenne. Les premiers ont des mensualités considérables. Ils forment une véritable aristocratie. Les autres ont peine à suffire à leurs besoins élémentaires. Il n'est pas de pays moderne, où l'on puisse constater un pareil état de choses.

Voici un exemple concret : un ouvrier de qualification moyenne, ou un petit employé gagne, en général de 500 à 600 roubles par mois. Cela suffirait à la rigueur, pour faire vivoter un célibataire, à la condition qu'il puisse trouver un lit — environ 100 roubles par mois — et qu'il se contente d'un repas par jour, à la cantine de son usine ou de son administration. Mais pour l'homme marié, le problème devient insoluble. Il faut alors que la femme travaille, elle aussi. Il leur faut de 200 à 300 roubles de loyer, à condition de trouver une maison. Ajoutons l'éclairage, le chauffage, un litre

de lait par jour, soit 90 roubles par mois. Avec le reste, il faut manger et s'habiller... Or, il y a des salaires encore plus bas. Un conducteur d'automobile gagne de 300 à 400 roubles par mois. Une servante, 350. Il est vrai que ceux-ci sont logés et nourris.

On se demandera alors : comment s'y prend-on pour vivre? Cela dépend des circonstances, de la résistance physique, du degré d'honnêteté. Il en est qui, après leur huit heures de travail, font des heures supplémentaires, le soir ou la nuit. Il est des ouvriers qui, le soir et les dimanches, se transforment en petits artisans, en journaliers pour les voisins, en jardiniers, s'ils ont un petit jardin. Les femmes font du raccommodage ou de la couture. Mais, il y a des moyens moins honorables de gagner sa vie. Prenons l'exemple d'un chauffeur d'automobile. Il peut rendre service à un « kolkhozien » ou à des particuliers, en faisant leurs commissions à la ville, moyennant 20 roubles pour un trajet de 10 km. Dans le transport des marchandises, il peut faire disparaître une caisse et vendre son contenu, etc. Le vol et le marché noir jouent en Russie un rôle considérable et vont de pair. L'électricien pourra vous fournir, en les dérobant à son administration ou à son usine, des denrées introuvables sur le marché, du fil électrique et d'autres matériaux de ce genre. Sa femme fait des raccommodages, mais où prend-elle la laine ou le fil? Autant que possible, dans la maison où elle travaille. Nul n'a de scrupule, en Russie, de voler l'Etat administrateur ! Et l'Etat ne peut se défendre, puisqu'il ne sait comment nourrir sa population. La faillite de l'honnêteté étant générale, à tous les degrés de la hiérarchie, il existe une conspiration du silence autour des faits délictueux de ce genre.

La situation du prolétariat intellectuel — en y comprenant les chefs subalternes — n'est pas meilleure. Dans un hôpital où travaillait notre témoin, la doctoresse — car en Russie la médecine est très pratiquée par les femmes — ne recevait que 750 roubles par mois, pour 8 heures de présence journalière. Elle était mariée à un fonctionnaire à 1200 roubles. Ils avaient à leur charge deux enfants et un oncle âgé. Avec leurs 2.000 roubles, pour cinq bouches à nourrir, ils avaient à observer un certain « rang », un décorum. La pauvre doctoresse apportait son travail de couture à l'hôpital et y consacrait la majeure partie de son temps. Le service ne passait qu'après. Elle se procurait quelque supplément en vendant des remèdes. Les consultations en Russie sont gratuites, mais les remèdes très chers, et beaucoup, parmi les plus usuels, se trouvent surtout au marché noir.

L'exemple d'une honnêteté rigoureuse n'entraîne aucun imitateur. On nous cite celui d'un officier supérieur, commandant un camp de prisonniers. Il était marié. Solde : 1200 roubles. On lui avait assigné deux petites chambres dans les barraquements du camp. Il venait d'Asie centrale et n'avait pu ramener ses meubles. Il put se procurer une table et quelques chaises. Ce fut tout. Durant plusieurs années, sa femme et lui couchèrent par terre. Les premières semaines de chaque mois, ils pouvaient manger à leur faim. Comme il était très hospitalier, il invitait quelque ami. Ces jours-là, la maîtresse de maison mangeait sa viande au couteau avec les doigts, et sa soupe dans une boîte de conserve, car il n'y avait à la maison que deux fourchettes et deux assiettes. Les fins de mois étaient lamentables. Le commandant et sa femme n'avaient d'autre ressource que de faire appel à la complaisance de la cuisine commune pour obtenir une ration de prisonnier et ne pas mourir de faim!

II

Tout cela peut surprendre ceux qui ont entendu parler de la réforme économique de décembre 1947, de la suppression du rationnement, des prix fixés par l'Etat et des baisses ordonnées à plusieurs reprises depuis lors. Tout cela était surtout bluff et propagande, tout comme l'extension des services sociaux à toutes les classes et l'assistance gratuite aux malades.

Lors de l'abolition du rationnement, on apprit avec stupéfaction que les magasins de l'Etat regorgeaient de denrées à des prix très inférieurs à ceux du « marché libre ». Mais la joie fut de courte durée. Les prix continuèrent à monter d'une part ou restèrent très disproportionnés aux salaires. D'autre part, les articles d'alimentation les plus utiles — sucre, farine, semoule, huile — disparurent des magasins de l'Etat ou se firent rares et irréguliers. Seuls les articles de luxe ne manquèrent jamais. Il fut toujours possible d'acheter dans les magasins de l'Etat du caviar, des liqueurs, des confitures. Mais cela n'était pas à la portée des petites bourses. Il fallait alors recourir au marché. Ce marché — le bazar russe — joue là-bas un rôle immense et difficile à définir pour nous. C'est à la fois un marché régulier, un marché noir, et un marché de détail. Il réunit les caractères du marché moderne et du marché préhistorique, en ce que le *troc* y est employé couramment. En principe, les « kolkhoziens » pourront y vendre les produits de leurs jardins familiaux, à des prix réglés par la loi de l'offre et de la demande, et supérieurs en moyenne de 25 à 50 % aux prix officiels. Mais il est évident qu'à côté de marchandises irréprochables, ils vendent bien des produits qui ne proviennent ni des villageois ni de leurs jardins. Les autorités ne peuvent l'ignorer mais n'en tiennent aucun compte.

Elles tolèrent, d'autre part, que le trafic se fasse en dehors des marchés réguliers, où il est frappé de taxes diverses, par exemple dans la rue ou dans les alentours des marchés autorisés. On y trouve de tout : aliments, meubles, objets neufs ou usagés de toute nature. Il suffit de savoir où s'adresser.

« Après quelques semaines de séjour à tel endroit, dit notre auteur, je savais que l'on trouvait du sucre, dans la rue Neuve, parce que les ouvriers d'une raffinerie voisine en apportaient régulièrement — sucre volé à l'usine, bien entendu. Pour acheter des souliers ,il fallait au contraire se rendre à la rue du Premier Mai, parce que les ouvriers d'une usine de chaussures en envoyaient régulièrement, par les villageois. »

Bref, on trouve au bazar toutes les denrées, mais non au prix officiel. C'est donc selon les prix du bazar qu'il faudrait pouvoir calculer le pouvoir d'achat des salariés. Quand la presse soviétique affirme que ce pouvoir a grandi de 38 %, il est évident que ce chiffre n'a jamais existé que dans la tête des messieurs qui l'ont lancé.

On parle en Russie d'assistance sociale. Nous avons dit plus haut que des pensionnés de guerre ne reçoivent que 80 roubles par mois. La mère de famille ne « touche » qu'après son quatrième enfant, et son allocation s'élève à 40 roubles par mois, soit 15 litres de lait. Si la consultation médicale est gratuite, les remèdes sont chers. Le malade est hospitalisé gratuitement, mais l'hôpital est pauvre et peut à peine le nourrir. Dans les cas de suralimentation nécessaire, il faut recevoir la nourriture du dehors, et même dans les autres cas, il est souvent nécessaire d'en faire autant. Le « kolkhozien » malade devra donc faire venir ses parents pour lui apporter de quoi ne pas mourir de faim. On évite donc d'aller à l'hôpital, même dans les cas où cela serait indispensable, en temps de contagion par exemple.

On a beaucoup parlé du « stakanovisme » et des avantages qu'il procure en Russie. Ici aussi, il faut en rabattre.

Il existe, en Russie, trois manières de dépasser la production *normale* et d'obtenir un salaire supérieur : 1° *inventer* un procédé nouveau ; 2° déployer une force physique exceptionnelle ; 3° bénéficier d'une situation permettant d'établir un record de production, en se faisant préparer le travail, par exemple, par des camarades moins favorisés. Dans le premier cas, l' « inventeur » est récompensé généreusement et passe dans la catégorie des chefs. Mais dès que le procédé a été adopté, la *norme* de production s'en trouve élevée. Il s'ensuit que le successeur de l'inventeur, même en produisant plus qu'avant ne reçoit rien de plus. Dans le second cas le stakanoviste s'épuise et ne contribue qu'à faire hausser la moyenne, ce qui lui fera perdre la qualification antérieure. Dans le troisième cas, une fois obtenu le résultat par des moyens artificiels, c'est encore la *norme* qui se trouve haussée et tout le personnel ouvrier lésé s'il ne parvient pas à cette norme.

III

Toutefois, en dehors de la haute aristocratie du régime, on rencontre une catégorie de salariés privilégiés, celle des *chefs*. Ils arrivent à des salaires de 5 à 10.000 roubles par mois. C'est à ce niveau que réapparaît une « bourgeoisie », analogue à celle des pays étrangers. Le vieil *ascétisme* révolutionnaire a totalement disparu. Jusque dans les villes de province, on a organisé une « vie mondaine ». On y contemple le « smoking » et le costume du soir... Il va de soi qu'à ce niveau la femme ne travaille plus et se fait servir par une domesticité plus ou moins nombreuse. Tout naturellement aussi, les enfants reçoivent une éducation choisie, apprennent les langues étrangères, reçoivent des leçons de piano. Tout cela représente des dépenses énormes, car tout article de luxe est hors de prix en Russie. Que peut coûter un « smoking », si un complet de confection revient à 2.000 roubles ? Que doit valoir un piano, alors qu'un gramophone coûte 700 roubles ? Il faut un salaire dépassant 10 à 15 fois celui du salarié ordinaire pour prétendre à un tel train de vie, et cela ne suffit pas. Le riche, comme le pauvre recourra donc aux moyens illégaux. Le haut salarié obtiendra une priorité en telle ou telle fabrique, il écoulera dans les coopératives des marchandises de qualité douteuse ou falsifiera des bilans. Le risque est grave, certes, mais pas autant qu'on le croirait, parce que les contrôleurs eux aussi sont dans le même cas. Tous étant plus ou moins en faute, on ferme les yeux et on évite avant tout le scandale !

Il y a donc, au lieu de la société « horizontale » prévue et prônée par Lénine, une « pyramide sociale » en Russie. Cette nouvelle classe bourgeoise entend bien se perpétuer dans ses avantages. Et il faut bien se garder de la confondre avec la haute hiérarchie du parti, car elle comprend beaucoup de gens qui ne sont ni du parti ni de la bureaucratie gouvernementale. Cette classe nouvelle formée de personnes influentes, gagnant largement leur vie, et de jeunes gens ambitieux, actifs et « débrouillards », se regarde naturellement comme une élite distincte de la masse, séparée d'elle par une « sélection naturelle ». Rien n'est plus étranger à cette classe que la doctrine léniniste d'une hiérarchie sociale en continuel renouvellement et essentiellement démocratique. Elle a l'orgueil de sa supériorité, de ses succès, de sa vie raffinée, de ses moyens d'existence largement étalés. Son idéal est tout à fait celui de la société prérévolutionnaire. Qu'on l'appelle comme on voudra, cette classe présente tous les caractères de l'ancienne bourgeoisie, au moins à l'état naissant. Elle reste toutefois ouverte par en bas, car elle ne compte pas encore assez de générations sorties du rang pour fermer la porte derrière elle. Sans être « fils de famille », on peut donc accéder à ce niveau de vie très envié de tous. C'est pour cela, du reste, que les titres universitaires, qui favorisent puissamment cette ascension, sont si recherchés en Russie. Ces titres sont de plus en plus difficiles à obtenir, pour cette raison même ; nombreux examens, concours sévères, et les études sont coûteuses. Le prolétaire, en général, ne peut guère dépasser l'école professionnelle, tandis que les écoles supérieures demeurent réservées à des privilégiés parce qu'elles conduisent aux grands postes de direction.

De tout cela, il n'est jamais question en Russie, parce que cette évolution cadre mal avec les doctrines du régime. La propagande maintient intacte la fiction de la démocratie absolue. Nul roman ne décrit les mœurs de la bourgeoisie nouvelle. On cache ainsi à l'étranger tout un côté de la vie russe contemporaine. Et pourtant, dans le pays, cela n'est un secret pour personne et le mécontentement des masses ne cesse de se manifester.

Il s'ensuit que deux mouvements évolutifs se remarquent en Russie, un processus d'*embourgeoisement* et un processus de *prolétarisation*. Par ce dernier terme, il ne faut pas entendre que le sort des masses ait empiré matériellement, durant les dernières années. Mais il s'est formé une psychologie prolétarienne, c'est-à-dire une mentalité de gens exaspérés moralement et déshérités matériellement. Ce prolétariat, soumis à une discipline de fer, privé de tous ses droits syndicaux et politiques, profondément trompé dans les espoirs que l'avènement et les promesses du léninisme avaient fait naître, déçu par les résultats de la victoire de 1945, d'où l'on attendait un desserrement du système totalitaire et un allègement de la dureté du travail, voit maintenant grandir à ses côtés une classe dirigeante. Il ne peut plus identifier ses espoirs avec les intérêts de l'Etat. Il a l'impression que les pro-

fits résultant d'un accroissement de la production iront de plus en plus à ces privilégiés, tandis qu'il n'en aura que les miettes !

Ces constatations nous conduisent à l'étude de l'état d'âme régnant en Russie en face du régime communiste.

IV

Il n'est pas douteux que le système inspire un dégoût croissant, dans la majorité du peuple russe, et il n'est pas nécessaire d'aller en Ukraine ou dans les montagnes du Caucase, pour rencontrer des adversaires du régime. On en trouve partout. Si l'on se tait en public, les langues se délient dans l'intimité, quand on a la certitude qu'il n'y a pas d'espion.

« Je ne sais pas, écrit notre témoin, ce que l'on pense au sommet de la pyramide sociale, parce que je ne suis pas allé jusque-là, mais je puis parler en connaissance de cause de l'opinion des petites gens et des chefs subalternes. Leurs sentiments varient du mécontentement à la haine. On critique surtout chez les dirigeants, leur oppression politique, leur impuissance à rendre la vie matérielle supportable. Et qu'on ne parle pas à ces gens usés par le travail, fatigués et sous-alimentés, de la félicité des générations futures... Les réalisations spectaculaires du régime les laissent froids. Ils savent ce qu'elles ont coûté, et ils sont tous les jours les témoins du désordre bureaucratique et des gaspillages d'énergie et de moyens qui en découlent. »

L'ouvrier souffre surtout de l'insuffisance de son salaire, de l' « émulation socialiste » qui l'éreinte, et de l'absolutisme des chefs contre lesquels il n'a aucun recours. L'artisan aspire à pouvoir travailler librement et à acquérir librement les instruments perfectionnés de son travail. Le paysan, souvent hostile au « régime kolkhozien », voudrait pouvoir disposer à sa guise de son temps et de son effort. Dans les milieux modestes étudiés par notre témoin, nul ne s'occupe des grands problèmes politiques ou économiques. On ne discute pas davantage sur les formes du gouvernement que l'on voudrait voir succéder au régime communiste. Mais l'on est fatigué du régime, du système et de ses hommes ! Il n'y a plus cette aversion pour l'ancien régime que la propagande officielle cherche à maintenir à tout prix. Les infortunes lointaines sont effacées par les toutes proches. On aime au contraire à évoquer le bon vieux temps.

« Je l'ai constaté, dit notre témoin, surtout pour les fêtes (Noël ou Pâques) ou pour les anniversaires privés. Invariablement on pense alors à la manière dont ces fêtes se célébraient jadis et l'on énumère les plats succulents et les gourmandises que la jeunesse ne connaît plus. »

N'allons pas croire qu'il y ait dans ces regrets rien de « réactionnaire ». Ce mot n'a pas cours en Russie. Ce sont les éléments les plus révolutionnaires par tempérament qui se montrent les plus opposés au régime actuel. Ce que l'on aime du temps jadis, ce n'est ni le grand propriétaire foncier, ni le banquier, ni le gendarme, mais la liberté — relative — dont on jouissait et la facilité de vie bien plus grande qu'actuellement. On se rappelle aussi avec admiration la société raffinée, élégante d'autrefois, si différente de l'arrogance communiste d'aujourd'hui. Il est possible que ce soit là l'explication de la vogue immense que gardent, dans la masse de ceux qui lisent, des œuvres comme *Anna Karénine* ou *Guerre et Paix* de Tolstoï, avec leurs personnages mondains et aristocratiques. En sens inverse, les pastorales soviétiques, avec des « kolkhozes » prospères et des bals populaires, sont accueillies avec ironie et amertume.

Au regard de l'étranger, on ne peut noter aucune hostilité. Le sentiment qui domine est celui de la curiosité. Les sentiments défaitistes furent très forts, au début de la campagne hitlérienne. Beaucoup désiraient sourdement la victoire allemande. Ce fut la politique insensée de Rosenberg, qui repoussa les avances du peuple russe et le traita en race arriérée et maudite, qui souleva l'indignation des Russes et provoqua un sursaut de patriotisme exaspéré. On se jeta dans les bras des alliés. On espérait qu'ils amèneraient Staline à un changement de politique, après la victoire commune. La paix fut pour tous une déception incroyable. Tous ceux qui le peuvent — il est vrai que c'est le très petit nombre — écoutent la radio américaine. Mais la méfiance pour tout ce qui est propagande diminue l'impression reçue. On ne doute pas toutefois en Russie que le niveau de vie soit au dehors incomparablement supérieur à celui d'U. R. S. S. Mais certaines descriptions de la vie ouvrière d'outre-Atlantique paraissent à beaucoup trop belles pour êtres vraies.

Comme il arrive chez tous les régimes totalitaires, on se venge de ses déboires par des jeux de mots, des calembours satiriques, des brocards plus ou moins spirituels. On susurre des anecdotes subversives ou des phrases acides. Exemple :

« Devinette : Que signifient les initiales russes S.S. S.R. (correspondant à U.R.S.S., chez nous) ?

— Réponse : *Smert Stalina, Svoboda Rossil*, ce qui veut dire : Mort de Staline, libération de la Russie.

Jeu de mots semblable sur les deux grands journaux du parti : la *Pravda* (Vérité) et les *Isvestia* (Nouvelles): dans la *Pravda*, pas de nouvelles, dans les *Isvestia*, pas de vérité ! »

Cette opposition au régime ne se manifeste pas seulement en paroles, mais aussi en actes. Il est remarquable, en effet, que toutes les victimes du régime sont l'objet de la pitié active du public. On leur donne asile, on les aide à se dérober. Les prisonniers allemands en particulier ont pu observer ce fait et en bénéficier, pour s'évader. Il faut de même voir une hostilité au régime dans la volonté générale de fermer les yeux sur toutes les violations des lois, toutes les irrégularités, et cela non seulement moyennant un dédommagement, mais gratuitement. Dans le même ordre d'idées, les ouvriers témoignent leur sympathie à ceux de leurs camarades qui ont eu quelque histoire ou simplement sont restés au-dessous de la norme de production. Malgré l'obligation portée par la loi de dénoncer les coupables, il est rare que cela se produise. Et si un espion s'y hasarde, il agit en cachette, dans la crainte des représailles de ses compagnons de travail.

Enfin, on peut signaler des formes d'opposition nettement agressives.

« Dans les villes où j'ai vécu, dit notre témoin, les officiers et les fonctionnaires ne se seraient pas avisés de sortir seuls la nuit. Ils savaient qu'ils couraient risque d'être assaillis, frappés, voire assassinés, si on les reconnaissait comme des suppôts du régime. Les

attaques à main armée contre les magasins de l'Etat étaient de même fréquentes. Bien que la plupart du temps, les gardiens de nuit — en U.R.S.S., il y en a partout — tiraient en réveillant tout le quartier, la milice et la Police d'Etat arrivaient généralement trop tard. Il est difficile de dire si c'était par connivence ou dans le désir d'éviter des complications. »

Existe-t-il, en U.R.S.S., en dehors de cette opposition diffuse, une opposition ouverte et organisée ? « Je n'en ai pas de preuve directe, dit encore notre témoin, mais par les allusions et confidences qui m'ont été faites, j'en ai la quasi-certitude. »

Quiconque, après avoir vécu en Russie, revient en Occident, est surpris de constater à quel point les renseignements que l'on a sur elle sont anachroniques. On ignore à peu près tout des problèmes soviétiques. On possède peut-être quelques données statistiques sur sa situation matérielle, mais son état psychologique est tout différent de ce que l'on s'imagine. La Russie de 1950 n'est plus du tout celle d'il y a dix ou même cinq ans !

« Si au point de vue économique, l'après-guerre ne fait que poursuivre le chemin des plans quinquennaux antérieurs, les transformations sociales, aujourd'hui très avancées, et le passage de la dictature à une politique conservatrice ont produit des changements extrêmement notables dans la mentalité du peuple et dans son comportement à l'égard du régime. »

V

Le narrateur que nous entendons ici a également porté son attention sur les aspects moraux et religieux de la Russie actuelle. On comprend que nous attachions une particulière importance à ses remarques sur ces deux matières.

« En tant que prêtre, écrit-il, je me suis intéressé particulièrement à la vie religieuse des Russes. Il est exact qu'une partie très importante du peuple a conservé la vieille foi. Lors de la réouverture des églises, on a pu voir à la messe de nombreux soldats et officiers en uniforme. Depuis la recrudescence de l'hostilité gouvernementale de 1946, on ne voit plus dans les églises ni fonctionnaires ni officiers en uniforme, mais l'assistance continue à être nombreuse. Et sans nul doute, elle serait encore plus fournie, si la crainte d'être mal vu ne retenait certains chrétiens plus timorés. D'autre part, une portion des fidèles désapprouve la conduite du clergé, trop obséquieux, pensent-ils, à l'égard du régime, et, pour cette raison, évite d'entrer à l'église. »

Les mariages religieux sont fréquents. Il faut reconnaître que ce fait tient principalement à l'attirance que garde la cérémonie religieuse surtout pour les femmes. Un grand nombre d'enfants sont baptisés. Mais les enterrements religieux sont rares et on note une lamentable négligence dans la tenue des cimetières, jadis si bien soignés. Il semble que le peuple, appauvri et davantage occupé au travail néglige ses morts !

Signe périlleux, s'il y a des jeunes qui pratiquent encore, la majorité de la jeunesse n'est plus croyante. Toutefois elle ne nourrit aucune hostilité envers la religion. Simplement, cette jeunesse s'est séparée de l'Eglise traditionnelle et se maintient éloignée d'elle.

Au point de vue moral, on a noté plus haut les défaillances presque générales de l'honnêteté, dans les transactions. Cette corruption est une conséquence des conditions économiques lamentables créées par le régime. Si ce dernier la réprouve, il n'en est pas moins responsable d'elle. Pour la même raison, il est responsable des infractions innombrables à la morale sexuelle, familiale et conjugale, que par ailleurs il prêche. La cause permanente de ces infractions, en effet, c'est la crise grave du logement. Que l'on prenne l'exemple d'une jeune fille venant travailler à la ville. Avec un salaire moyen de 500 roubles, elle ne peut prétendre avoir un logement pour elle. Il serait indiqué qu'elle cherchât une autre jeune fille, dans les mêmes conditions qu'elle, pour partager sa chambre. Mais cela n'est pas toujours possible. Dès lors, elle partagera la chambre d'un célibataire, ce qui, dans le monde soviétique, est chose courante et ne comporte aucune conséquence devant l'opinion. A vrai dire, cette cohabitation tend le plus souvent à revêtir le caractère conjugal. Mais il arrive que l'homme étant transféré dans un autre poste, sa place est prise par un autre locataire, et l'histoire recommence, et tant que la jeune fille n'aura pas trouvé un vrai mari, elle court le risque de prolonger une situation irrégulière qu'elle ne désirait pas.

Dans le domaine matrimonial, les lois récentes ont rendu le divorce difficile et si coûteux qu'il n'est guère accessible qu'aux riches. Mais l'union libre continue à être pratiquement tolérée. Voici un exemple de ces unions imposées pour ainsi dire par les conditions matérielles : un ingénieur, que le narrateur a connu, était marié et père de famille. Il vivait dans une certaine aisance, disposait d'un appartement et de quelques meubles. Il reçut un nouveau poste à l'autre extrémité de l'Union Soviétique. Les moyens de déménagement dépassaient ses ressources. Il partit seul et durant quelque temps envoyait à sa femme une partie de son salaire. Puis les envois cessèrent. Incapable de supporter sa solitude, il s'était créé un nouveau foyer. Que peut faire l'épouse abandonnée ? Recourir aux tribunaux ? Entamer une procédure longue, difficile et coûteuse ? Dans l'espèce, elle préféra chercher et prendre un conjoint illégitime.

Il ne faudrait pas croire que ces mœurs soient acceptées de bon gré par le public. Dans l'ensemble, le peuple russe a conservé une santé morale excellente. Lorsque, en 1942, les Allemands firent passer la visite médicale à des milliers de jeunes filles des villes maritimes de Rostov et de Novorosisk, ils constatèrent que 85 % d'entre elles étaient vierges. Les médecins n'en revenaient pas ! Il y a lieu d'expliquer cette pureté de mœurs avant tout comme une vive réaction naturelle contre les excès de la licence des premières années de la Révolution communiste. On gardait de cette époque un souvenir horrifié. Bien que tout ce qui vient du régime soit accueilli avec défiance, il n'en reste pas moins que la politique familiale inaugurée par la dictature, il y a environ quinze ans, a porté ses fruits. Sans doute on a cité des cas de femmes qui n'avaient jamais pensé à l'avortement avant la promulgation de la loi qui l'interdit, et qui, par rage contre le régime, et « en manière de protestation », y ont recouru alors — « Il faut qu'ils nous embêtent jusque-là ! » — mais en général, les avortements clandestins sont rares et coûtent très cher. Il n'y a pas, dans le peuple, ce qu'on appelle *birth-control* — limitation volontaire des naissances —

mais cette pratique immorale tend à se répandre dans la « bourgeoisie ». La prostitution existe à peine ; mais il est considéré comme normal qu'une employée se donne à son chef.

Il faut noter, en terminant, que, de ses mœurs antiques, le peuple russe a conservé un sens remarquable de l'entr'aide et de l'hospitalité. L'action du régime qui tend à favoriser la délation n'a pas détruit le sentiment de la solidarité. Un homme qui voyage à travers les immenses espaces russes est sûr de ne pas mourir de faim. Il sera aidé et nourri par ses compagnons de route, qui partageront avec lui même le tabac. L'étranger et même l'ancien ennemi de guerre est traité comme un compatriote. Les prisonniers de guerre allemands l'ont expérimenté. La « haine sacrée » tant prêchée par les communistes n'a trouvé aucun écho dans le peuple. L'étranger, même s'il se présente sans être attendu, est partout bien reçu, encore que la misère actuelle rende difficile les banquets auxquels les Russes sont si affectionnés. On fait l'impossible pour bien recevoir. Notre témoin a gardé le plus touchant souvenir des petits repas dans lesquels la vodka, impossible à trouver, était remplacée par un alcool mal distillé et les plats délicats de jadis, par des pommes de terre et des citrouilles.

Pour finir, notre témoin évalue à environ quinze millions, en Russie, le nombre des déportés et détenus. Mais ceux qui sont libres en théorie ne possèdent qu'une liberté apparente. Le pays tout entier peut être comparé à une prison ouverte intérieurement et où l'on peut circuler sans barrières, mais où l'on est sous la surveillance constante de la police. Les gardiens eux-mêmes de cette prison ne se sentent pas libres. Si un fonctionnaire du parti est chargé de surveiller les communistes inscrits au parti et les sans-parti, il est, à son tour, surveillé par M. V. D. Un officier de la M.V.D. qui paraît omnipotent est cependant sur le qui-vive continuellement. Non seulement, il est contrôlé par ses supérieurs hiérarchiques, et il est à la merci d'une dénonciation, mais, s'il connaît bien les agents secrets, il ignore quels sont ceux qui sont en relations avec les grades supérieurs et les services ultra-secrets. Dans un pays où deux Commissaires (ministres) de l'Intérieur et de nombreux chefs de la Police ont été passés par les armes, nul n'est sûr du lendemain !

VI

C'est M. A. Levassor-Berrus, Supérieur du Séminaire de St-Sulpice, qui a assumé la tâche de parler de la « *Vie spirituelle de Paris* », dans la série des publications de *La Revue des deux mondes*, au sujet du bi-millénaire de la capitale.

« C'est avec respect, dit-il, et ce n'est pas sans crainte qu'on aborde une pareille étude, dont l'objet est mystérieux plus encore qu'il n'est vaste. »

L'histoire des âmes ne sera connue que dans l'éternité. Deux mille ans de « vie spirituelle », dans une ville comme Paris, il y a de quoi donner le vertige. L'auteur déclare vouloir s'en tenir au point de vue du croyant, et se limiter par conséquent à l'histoire chrétienne de Paris, sans, pour autant, vouloir discréditer les autres sortes de rayonnements spirituels, ceux de l'Art ou de la Science, par exemple. Seulement, « il n'y a pas de bilan des âmes qui se puisse dresser ici-bas ». Nous ne saisissons que l'extérieur. L'histoire chrétienne de Paris s'inscrit donc d'abord dans l'apparition successive de ses églises.

« Chacune répond aux besoins et à la requête d'une grappe humaine : paroisse, communauté de moines ou de moniales ; chacune est issue d'un grand acte de foi et abrite le culte, expression de la foi. Lorsque l'église de pierre est peuplée par l'assemblée des fidèles groupés autour du prêtre pour l'oblation du Sacrifice Eucharistique, elle remplit vraiment son destin... »

Dès le VIe siècle, Grégoire de Tours mentionne à Paris la basilique de St-Pierre ou des Saints-Apôtres, construite par Clovis et Clotilde et où ils reposaient auprès de Ste Geneviève ; celle de St-Vincent, avec la tombe de St-Germain de Paris ; celles de St-Julien, des St-Gervais et Protais, de St-Laurent. Il est question aussi de celle de St-Denis, « de qui, dit notre auteur, nous ne savons guère que l'existence, le nom, le martyre ». On mentionne enfin l' « aînée des églises », qui pourrait bien avoir été la première cathédrale de Paris et qui se trouvait au faubourg St-Marceau, mais a entièrement disparu.

Chaque âge, ensuite, a bâti, chaque âge a eu son style, traduisant quelque intuition religieuse nouvelle :

« le roman, sérénité, dépouillement, plénitude ; le gothique, élan vertigineux de la prière, nostalgie du ciel. »

Et l'auteur parle avec vénération de Notre-Dame !

« Notre-Dame, écrit-il, est leur mère et leur reine (des églises) : elle témoigne de la foi d'un peuple, de son amour pour le Christ, de sa tendresse pour la Vierge. Celui qui remonte le fleuve, après l'avoir devinée par le sommet de ses tours, découvre sa façade solennelle et pure ; il en longe le vaisseau, et s'il se retourne après l'avoir dépassée, il voit longtemps encore se découper sur le ciel son abside, auréolée de la ronde légère de ses arcs-boutants. Mais sans doute aura-t-il voulu pénétrer dans l'intérieur de l'église, et dès le seuil il aura été pénétré par le mystère : pénombre des nefs latérales, perspective étroite et profonde de la nef centrale et de ses croisées d'ogives qui semblent moins soutenir la voûte que la soulever d'un battement d'ailes. Et il sera monté jusqu'à la croisée du transept ; il se sera senti comme arraché du sol par l'élan vertigineux des quatre maîtres piliers ; en même temps, il aura été ébloui par les deux grandes roses, rose du nord, rose du sud, flambant tour à tour au soleil. »

Mais l'auteur n'a garde d'oublier les églises nouvelles, celles que ses archevêques les plus récents, et notamment le cardinal Verdier, ont fait surgir de terre, pour le service des banlieues saturées d'humanité : Sainte Agnès d'Alfort ; St-Stanislas de Blagis, St-Jean de Cachan.

« Toutes ces églises neuves, où s'éprouvent des matériaux inédits — où s'essaient des styles — traduisent une recherche de beauté où passe la recherche de Dieu. »

On ne peut cependant se borner à la liste des églises, encore que chacune d'elles rappelle des flots de visiteurs dominicaux, des prières innombrables chaque jour, des générations successives de croyants et d'orants.

« Les églises appartiennent à la vie spirituelle de la Cité par l'inspiration qui les a fait surgir, par leur destination à la liturgie et à la prière. Mais elles demeurent des témoins inertes. Les Saints — eux — sont des témoins de chair, des témoins vivants. »

Les **Saints sont les grands vainqueurs** de cette lutte **entre la chair et l'esprit**, qui est le fond secret de **tout drame humain**, de toute vie humaine. **Mais ce qu'il faut noter attentivement, c'est** ce que le **philosophe M. Lavelle remarquait récemment**, dans son livre, *Quatre Saints :*

« Il n'est pas vrai de dire qu'il s'est évadé du monde ; il faudrait dire au contraire qu'il est le seul à avoir accès dans la profondeur du monde, au lieu de demeurer à sa surface. Loin de s'être dissipé, le monde lui montre le fondement même sur lequel il est établi. Il est devenu le visage de Dieu, alors que pour celui qui le considère avec les yeux du corps, il n'est le visage de rien... »

Dans le même sens et avec la même vérité, M. Levassor-Berrus écrit :

« ...Les Saints ne sont nullement des évadés du drame humain. Comme ils ont plongé au contraire, les Saints de Paris, dans la vie de leur peuple et de leur ville ! La prière qui les élevait à l'intimité de Dieu, les a, de la même impulsion, jetés en pleine histoire des hommes... »

Voici Geneviève. C'est une jeûneuse, une orante, mais qui veille sur la Cité. Voici Saint Louis. C'est le roi du petit peuple, le roi-justicier, le roi, ami des savants. Il reçoit à sa table Thomas d'Aquin, distrait, dit-on, par la métaphysique, jusqu'au sein du banquet royal. Voici Monsieur Vincent. Il est né dans les Landes. Mais il devient parisien d'adoption. Et comme il aime les orphelins, les pauvres, les prisonniers, les galériens, les mendiants, les malades !

Auprès des saints canonisés, il faut bien signaler ceux qu'un sulpicien a moins le droit qu'un autre d'oublier : Jean-Jacques Olier, ancien pénitent de Monsieur Vincent et son émule dans la fondation des Séminaires, réformateur intrépide du faubourg St-Germain, alors le plus dévergondé de Paris, organisateur de la paroisse St-Sulpice. — M^{me} de Miramion, une grande dame, mariée et veuve à seize ans, faisant alors vœu de chasteté perpétuelle et se jetant à corps perdu dans toutes les entreprises où peuvent être procurés le bien des corps et le salut des âmes. — Et cette vachère de Suresnes, Marguerite Naseau, une des premières parmi les servantes qui deviendront les Filles de la Charité.

« En gardant ses vaches, elle interroge les passants pour apprendre à lire : « Monsieur, comment faut-il prononcer ce mot-là ? » Sachant lire, elle instruit les enfants ; elle les quittera pour les malades ; de paroisse en paroisse, elle les soigne et les sert : cela se termine un jour, où tout simplement ayant partagé son lit avec une pestiférée, elle en meurt. Marguerite Naseau : une Parisienne... »

Et faut-il omettre les *martyrs de septembre ?* Inutile, n'est-ce pas, de dire de quel septembre il s'agit ! Et, tout près de nous, voici le vicomte Charles de Foucauld, à qui l'abbé Huvelin donne l'absolution et la communion, en 1886, et qui, sous sa direction, *découvre Jésus-Christ*, et le découvre si bien qu'il ne veut plus appartenir qu'à lui, ne plus penser qu'à lui !

« Et aujourd'hui ? Et demain ? » Eh bien ! demain cela continuera. Les églises en chantier montent. Les étudiants catholiques vont à Chartres sur les pas de Péguy, comme Daniel Halévy nous le rappelle, lui aussi, dans un autre article du même numéro de *la Revue des deux mondes*. Ils étaient 9.000, cette année, allant à pied et méditant sur l'Eglise.

Conclusion :

« Une question demeure, lancinante.. Une immense agglomération urbaine, comme Paris, comme tant d'autres dans le monde, est-elle favorable à l'esprit, ou funeste ? A-t-on plus de chances de s'y élever ou de s'y dégrader, de s'y avilir ou de s'y sanctifier? Aux sociologues de fournir les bases d'une réponse, qui ne saurait être articulée à la légère. Matérialisme, climat érotique, indiscipline des spectacles, virulence des propagandes qui y sévissent. Que l'on songe à l'immoralité que provoque la pénurie des logements ! Mais une ville c'est un fait !... Paris, le gigantesque Paris existe. L'esprit est un principe de lutte ; c'est dans la difficulté qu'il déploie sa puissance. Il lui faut de la matière à transfigurer, des masses humaines à soulever, et c'est au plus creux du mal qu'il se glisse, secret et triomphant, pour faire jaillir la flamme du Bien... »

N'est-ce pas de « Babylone » — la Rome impériale — que S. Pierre datait ses lettres ?

VII

Nous parlions, à l'instant, du pèlerinage des étudiants et étudiantes de Paris, à Chartres, en mémoire de Péguy. Daniel Halévy, ai-je dit, nous raconte ses impressions, dans *la Revue des deux mondes*. Son article s'intitule : *Charles Péguy et ses deux pèlerinages*.

Chose curieuse, Daniel Halévy, un vieil ami de Péguy, l'un de ses confidents et de ses fidèles admirateurs, ignorait le pèlerinage des étudiants à Chartres, jusqu'à l'année dernière. Et pourtant, le pèlerinage a commencé en 1937... Péguy, en 1912, « était parti seul à pied, sur la route des anciens pèlerins parisiens, portant la détresse de son cœur à Notre-Dame de la plaine de Beauce ». Vingt-cinq ans plus tard, Péguy était devenu si sélèbre, il avait conquis de telles ferveurs d'affection, qu'un petit groupe, très restreint mais très ardent, de disciples reprenait la route du solitaire. Chaque année, leur nombre augmenta. L'an dernier, Daniel Halévy les a rencontrés sur le parvis de la cathédrale de Chartres. Ils étaient 6.000. M. Levassor-Berrus vient de nous dire, au paragraphe précédent, qu'ils étaient 9.000 cette année. Halévy, lui, plus modeste, dit : plus de 7.000. Peu importe, du reste ; ne chicanons pas sur la quantité ; c'est tout de même quelque chose de singulier et qui mérite l'attention. Halévy décrit ces pèlerins modernes :

« garçons et filles, élèves des hautes écoles parisiennes, portant le vêtement de scout, la besace et le bâton », il les a vus « envahir en silence, par trois rues, les abords de la cathédrale, l'occuper tout entière, la remplir de leurs chants dirigés par l'un d'eux, debout sur un tréteau de fortune dressé à la croisée des nefs. »

Mais ce que Daniel Halévy nous avoue, c'est qu'il avait rêvé un pèlerinage tout différent pour Péguy. Non pas qu'il désapprouve celui-ci. Bien au contraire. Il admet, il comprend, il déclare que le pèlerinage à Chartres remplit le désir qu'il avait formé avec quelques amis, notamment avec Charles Lucas de Peslouan, l'aîné des camarades de Péguy, et Adolphe Martin, secrétaire-gérant de l'Amitié-Péguy. Le pèlerinage à Chartres a même précédé de trois ans le projet d'Halévy, qu'il date de 1940.

Quel était donc ce projet ? Le but : regrouper la France renaissante autour du souvenir de Péguy. Le moyen ? Organiser un pèlerinage au lieu où tomba Péguy, le 5 septembre 1914. Ce projet eut un faible commencement d'exécution.

« En 1945, écrit Halévy, Adolphe Martin, un ami l'accompagnant, fit la route de Montmélian à Villeroy. L'année suivante, quelques jeunes gens recommencèrent le pèlerinage. Parti à leur rencontre, je les trouvai contents de leur marche. Pourquoi ne les a-t-on pas revus ? Il y a une magie de l'insuccès, et c'est elle assurément qui travaillait contre nous. »

En somme, comme il le dit lui-même, les amis de Péguy avaient « semé le bon grain sur le terrain où il ne devait pas lever. » Mais en réfléchissant sur cet échec, en contraste si frappant avec le succès du pèlerinage de Chartres, Halévy devine la cause qui explique l'un et l'autre.

« Deux routes, dit-il, deux mystiques... Pour commémorer un même être, deux itinéraires, et si différents. L'un suivi par un solitaire, l'autre par un chef marchant avec sa troupe ; l'une orientée vers une crypte mariale, l'autre vers une tombe militaire. Deux routes, correspondant à deux spiritualités, l'une toute intérieure, l'autre ajustée au dehors, militante dans le monde, l'une et l'autre ayant pour source l'unique et grandiose Péguy... »

Et Halévy, réfléchissant à l'évolution de Péguy, distingue en lui deux ascensions différentes. D'une part, lui, l'ancien socialiste militant, il était resté fidèle au souvenir de Jeanne d'Arc. Il avait essayé de l'annexer purement et simplement à son rêve social. Puis il avait compris qu'il ne pouvait lui être uni que dans la vieille religion ancestrale, celle de son enfance, à lui, Péguy. Il était donc revenu à cette religion — incomplètement du reste, on le sait, car il ne pratiquait pas. — Mais en retrouvant la foi, il ne gardait toujours qu'une étoile véritable, Jeanne d'Arc. Comme s'il avait le pressentiment de sa destinée, qui était de mourir pour la patrie, il « imitait » Jeanne d'Arc, « comme les moines du XIVe siècle, écrit Halévy, « imitaient » Jésus ». — Et nous ajoutons, comme tout chrétien doit le faire, d'après la recommandation de S. Paul : *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu...* — Mais, Péguy n'en resta pas là. Halévy voit naître en lui, ce qu'il nomme « une spiritualité nouvelle ». « Jeanne, dit-il encore, cesse d'être son inspiratrice unique ». Et il s'en explique dans les lignes suivantes :

« D'autres figures, immenses, se lèvent en cette âme avide, aride, que jamais ne féconde la femme, en ce cœur sur lequel jamais, ni la mère, ni l'amante, ni l'épouse, n'exercèrent leur puissance. Un infini de sentiments refoulés trouva alors refuge en la spiritualité féminine catholique : c'est Eve, c'est Marie, soudain reine de son cœur. *Ave Maria !* Vers elle, pour elle, il fera cette marche héroïque de trente-cinq lieues, ce beau « raid d'infanterie », comme il nous dit en son langage militaire, qui le mènera de Paris à Chartres et de Chartres à Paris. A travers tant de flammes qui le brûlent (il y en a d'atroces), on voit se dessiner la courbe de l'auréole chrétienne. »

Daniel Halévy s'étonne pourtant que les pèlerins, au lieu d'adopter « les deux routes », celle de Montmélian à Villeroy, sur les pas de Péguy allant à la mort, et celle de Paris-Chartres, s'en tiennent à cette dernière. Il y voit une sorte de trahison envers Péguy. « D'une fugue à deux voix, ils ont fait le chant d'une seule, ruinant ainsi l'ensemble ». Et il se demande pourquoi ? Il croit comprendre que le Péguy ardemment patriote, le Péguy auteur de *Notre Patrie*, de *Notre Jeunesse*, n'est plus parfaitement compris ou du moins parfaitement suivi, dans sa belle confiance, dans son espoir, par les jeunes d'aujourd'hui. Cette jeunesse voit en Péguy le pèlerin, elle ne voit plus le militant.

« Nos jeunes, écrit Halévy, comprennent les prières de Péguy en détresse ; la détresse en effet, depuis quelques années, grandit en leurs cœurs comme grandit le nombre sur la route de Chartres. »

Notre Patrie fut écrit en 1905, c'était un coup de clairon de Péguy, à l'avant-veille de la première guerre mondiale. *Notre Jeunesse*, rappel de l'Affaire Dreyfus, est de 1909. Daniel Halévy demande aux jeunes ce que ces deux événements leur rappellent :

« Vos maîtres, dit-il, vous les ont-ils enseigné à l'école ? A vous de répondre. Je crains que le frémissement ne soit en vous très faible, sinon nul. »

Et Halévy, avec ses idées d'il y a 40 ou 50 ans, se compare aux « vieilles barbes » qu'on appelait « les hommes de 1848 ». La Patrie, et la Justice ! C'étaient les deux causes pour lesquelles un Péguy militait, se dépensait, se sacrifiait. Aujourd'hui une évolution inattendue détourne les esprits de ces grands idéaux :

« A lire aujourd'hui nos feuilles quotidiennes, dit Halévy, il semble que l'unique préoccupation commune des êtres soit le salaire, l'allocation, la retraite. D'un mot, la *sécurité* sociale. Qu'en dirait Péguy, le risque fait homme ? »

Et il définit de la façon suivante les grands objectifs d'un Péguy :

« Sauver dans l'atelier la dignité de l'ouvrier, tel était le travaillisme de Péguy ; sauver les libertés d'un peuple menacé, tel était le républicanisme de Péguy ; sauver, contre les mauvais maîtres, la langue, la race ; redresser, par l'objurgation ou l'insulte, un Etat hésitant sur ses tâches, telle était la politique de Péguy. Tels étaient aussi le travaillisme, le républicanisme, la politique de ses camarades d'âge. »

Et il déclare en terminant qu'il soupçonne chez les jeunes un « désir d'évasion » soit par en haut, soit par en bas ! Il invite donc les pèlerins de Chartres à devenir aussi les pèlerins de Montmélian-Villeroy.

Oserons-nous dire là-dessus notre sentiment ?

Nous l'emprunterons à Péguy lui-même. C'est lui qui, à plusieurs reprises, reprenant et modifiant une pensée célèbre de Pascal, a déclaré qu'il y a cinq règnes : le règne minéral, le règne végétal, le règne animal, le règne humain, et le règne chrétien. Sur quoi, il ajoutait :

« Le chrétien est autant une promotion dans l'homme, que l'homme dans l'animal ou que le végétal sont une création dans la matière brute ». (*L'Argent suite*).

Le pèlerinage à Montmélian-Villeroy est excellent, cher M. Halévy, mais il reste sur le plan humain. Le pèlerinage à Chartres, lui, appartient, au « règne chrétien ». C'est d'un autre ordre, eût dit Pascal. Il y a autant de promotion, selon Péguy, de l'un à l'autre que d'une démarche animale à une démarche humaine. On est plus fidèle à Péguy en se plaçant sur le plan chrétien qu'en se limitant

au plan humain. Et l'on « comble » le plan humain, on le porte à son sommet, en se plaçant sur le plan chrétien. Les jeunes qui vont à Chartres, sur les pas de Péguy, soyez sûr qu'ils y trouvent et son ardent amour pour la patrie et son immense désir de justice. Autrement, bien vain serait leur pèlerinage. Nous ne les détournerons certes pas du second pèlerinage que vous leur proposez, mais nous pensons qu'en allant à Chartres, aux pieds de la Madone, ils accomplissent les deux à la fois, d'une façon supérieure ! Un chrétien n'est pas un homme qui « s'évade par en haut ». Relisez ce que nous avons dit plus haut du « saint ».

VIII

Un « saint », c'est justement ce que nous allons contempler, avec la *Civiltà cattolica* du 2 juin, en compagnie du R. P. Lanz, S. J., sous le titre : *L'apôtre de la Bretagne, le B. Julien Maunoir, S. J.*

Ce fut le dimanche 20 mai, au jour de la fête de la Sainte-Trinité, que le pape procéda à la béatification du P. Julien Maunoir (1606-1683). Le bref de béatification fut lu par Mgr Fontenelle. Cette lecture fut suivie du chant du *Te Deum* et de la nouvelle oraison de la messe du Bienheureux. A la cérémonie du soir, la bénédiction du Saint-Sacrement fut donnée en présence du Saint-Père, par Mgr Fauvel, évêque de Quimper. Assistance très nombreuse, où l'on voyait, outre le cardinal Roques, archevêque de Rennes, les évêques de Saint-Brieuc et de Quimper, de nombreux Bretons accourus de Cornouailles et de Basse-Bretagne, surtout de Plévin, où se trouve la tombe du P. Maunoir. Les descendants de sa famille habitent maintenant la Suisse ; ils étaient venus, aussi, à Rome pour la glorification de l'un des leurs.

Le P. Maunoir n'est peut-être plus très connu en France, en dehors de la Bretagne, mais sa mémoire est demeurée très en honneur en cette province. Son contemporain, l'évêque de Tréguier, Grangier de Liverdis, disait de lui : « Depuis S. Vincent Ferrier nul n'a travaillé au salut de la Bretagne avec autant de succès que le père Maunoir... » Et, plus près de nous le cardinal Roques a déclaré :

> « La béatification du P. Maunoir sera pour notre pays plus efficace qu'une mission générale. Nous vivons encore de lui et de son œuvre... »

Si l'on peut parler aujourd'hui, avec admiration, de la « foi bretonne », c'est en grande partie, à lui — après Dieu — qu'on le doit. Quand il s'attela à la tâche de restauration chrétienne qui fut la sienne, l'état moral et religieux de la Bretagne était, à peu de chose près, celui de la France entière. On sortait à peine des Guerres de religion, que l'on appelait alors « les troubles ». Les huguenots avaient partout accumulé les ruines, ruines des églises, des consciences et des mœurs. Il y avait eu, de part et d'autre, assaut de violences, de représailles, c'est-à-dire de férocité et d'immoralité. L'ignorance religieuse avait grandi au-delà de toute proportion, dans les deux camps. Au jugement d'un observateur, on ne trouvait pas, dans les paroisses les plus populeuses, plus de 5 à 6 personnes qui connussent les éléments de la doctrine chrétienne ! Corruption, superstition, demi-sauvagerie, voilà en quoi se résumaient les mœurs du temps en Bretagne. Il appartint au P. Michel Le Nobletz (1577-1652), déjà adonné lui-même au travail de réforme religieuse, dans le pays, de révéler au P. Maunoir sa vocation.

Né le 1[er] octobre 1606, à St-Georges de Reintembault (Ille-et-Vilaine), Julien Maunoir avait fait ses études à Rennes. Il entra à l'âge de 19 ans, en 1625, chez les jésuites, à Paris. Il fit son triennat de philosophie à La Flèche, où, quinze ans plus tôt, avait achevé ses études un certain René Descartes. Maunoir, alors, dans la franche simplicité de ses 22 ans, écrivait dans son Journal intime :

> « Dieu m'a appris que l'amour pour lui consiste à observer sa parole : et je lui ai promis aussitôt de méditer chaque jour de ma vie sur sa volonté et de l'accomplir jusqu'à la mort. »

Ses vastes désirs d'apostolat le portaient alors bien loin de la Bretagne. Il rêvait d'aller au Canada, où l'un de ses condisciples, le P. Isaac Jogues devait verser son sang... On fit de lui un professeur d'humanités, ce qui ne semblait guère le conduire à l'apostolat de la parole. Professeur à Quimper, il se jeta tout entier dans la tâche qui lui était assignée. A un confrère qui lui conseillait alors d'apprendre le breton, afin de se mettre en état de prêcher dans le pays et d'instruire les âmes, il répondait simplement : « Ma mission est de faire la classe, et les langues que je dois apprendre sont le latin et le grec. »

Ce fut cependant à Quimper qu'il rencontra le P. Michel Le Nobletz. Cet homme de Dieu vint le trouver spontanément, sous une inspiration d'en haut. Il savait que Maunoir était destiné par Dieu à lui succéder dans son œuvre. L'entretien qu'il eut avec Maunoir fut décisif. Un seul obstacle subsistait : l'ignorance du breton chez Maunoir. Mais il savait à qui s'adresser, dans cette difficile entreprise. Dès ses jeunes années, Maunoir avait une dévotion admirable à la Vierge Marie. Elle lui vint en aide. A mi-chemin entre Quimper et Châteaulin, s'élevait, parmi les prairies verdoyantes, une belle chapelle de granit, appelée : *Ti-Mam-Doué*, ce qui veut dire la *Maison de la Mère de Dieu*. Un jeudi après-midi, le jeune professeur d'humanités y fit un pèlerinage. Chemin faisant, il eut, comme dans une vision, le tableau des diocèses de Quimper, St-Brieuc, Léon et Tréguier, sous les yeux, et ils lui apparurent comme ce qui devait être le champ de son activité missionnaire. Il se sentit alors inspiré d'apprendre le bas-breton. Plein de cette pensée, il arriva à la chapelle, il se prosterna aux pieds de la Madone, et il lui dit avec une ardente confiance : « O Bonne Mère, si vous daignez m'enseigner vous-même le breton, je l'apprendrai tout de suite et je serai en mesure de vous gagner des serviteurs. »

La grâce lui fut accordée. Après seulement deux jours d'étude, il fit en breton son premier catéchisme, et après six semaines, il était capable d'improviser un sermon, en dialecte. Une fresque de la cathédrale de Quimper commémore ce bienfait accordé par la Madone au saint prédicateur. Le premier sermon du P. Maunoir, en breton, fut donné en 1631, dans la paroisse de Cuzon. Il avait 25 ans. Il n'arrêta plus. Son journal permet de le suivre de 1631 à 1633, à Ergué-Armel, Ergué-Gaberic, Locmaria, Penhars, Plugaffan, Clohars, Ploueis, Guengat, etc. Il n'avait pas cessé d'être

professeur et ne prêchait que le dimanche, jour où il n'avait pas de classe. Mais ce fut surtout à Douarnenez, le pays de la pêche au thon et à la sardine, qu'il exerça son zèle et qu'il prit le premier contact avec les rudes et sympathiques pêcheurs de la côte bretonne.

« Il faut avouer, déclare un de ses premiers biographes, le P. Boschet (1697), qu'il avait un don rare pour enseigner la doctrine chrétienne. Il savait tenir son auditoire attentif avec ses instructions savoureuses et vivantes. Son enseignement n'était pas sec et stérile, mais il éclairait l'âme et réchauffait le cœur. »

Aussi le P. Boschet avait-il intitulé sa biographie : *Le parfait Missionnaire*.

Le P. Maunoir fut ainsi un catéchiste incomparable. Il porta la parole de Dieu en trois ans à plus de 20.000 âmes.

Ce n'était pourtant qu'un début ; il n'était pas encore prêtre. Il se prépara au sacerdoce avec une ferveur merveilleuse, et il eut le bonheur de rencontrer, en faisant sa théologie, des hommes éminents dans la doctrine spirituelle, tels que le P. Louis Lallemant et le P. Nouet. Il profita admirablement de leurs leçons et Dieu lui fit des grâces de choix, si bien qu'il « fut élevé, durant sa théologie, à un état d'intimité ininterrompue avec Dieu. » Il écrivait, dans ses notes :

« Je tremble toutes les fois que ma pensée se porte vers l'autel... Oh ! grand et redoutable pouvoir que Dieu a donné aux hommes ! Mais davantage encore m'effraie la pensée qu'un prêtre, ministre de Dieu et appelé à une mission aussi divine puisse avoir des inclinations basses, des ambitions humaines et des affections coupables !...

— Loin de moi, concluait-il, tout plaisir profane et sans fruit, toute conversation inutile, toute satisfaction humaine. Celui qui a été destiné par Dieu à l'autel ne doit penser qu'aux choses divines. »

Il trouvait du reste un écho à ses désirs de sainteté chez plusieurs de ses condisciples, tel que ce Gabriel Lallemant, destiné au martyre.

En 1636, une maladie dangereuse le conduisit aux portes du tombeau. Il fit vœu, s'il guérissait, de se consacrer à l'apostolat en Bretagne. Et il guérit. C'était une confirmation de ses vastes ambitions missionnaires.

Et pourtant, une fois prêtre, à la surprise générale, il fut nommé professeur au collège de Nevers. Il obéit naturellement. Mais le général de l'Ordre, Muzio Vitelleschi, mis au courant de son cas, le destina aux missions populaires. Il s'éleva des objections : qui financerait les missions ? Le professorat n'était-il pas plus profitable ? L'évêque du lieu auquel on le destinait faisait opposition. Seul le P. Le Nobletz l'encourageait. Un jour de novembre, Maunoir partit pour aller le voir. Il pleuvait, le temps était sombre et triste. Au soir du premier jour de marche, Maunoir qui priait tout le long du chemin, apprit à l'étape que l'évêque opposant venait de mourir. Le principal obstacle disparaissait. Le P. Le Nobletz, en voyant Maunoir, se jeta à son cou, en pleurant et en murmurant les paroles du vieillard Siméon : *Nunc dimittis !...* Dès qu'il fut possible, il fit sonner toutes les cloches, pour appeler les fidèles à l'église, pour leur présenter le P. Maunoir comme son successeur et lui donner ainsi une solennelle investiture.

« Même si vous étiez ravi au troisième ciel, comme S. Paul, lui disait-il, vous ne trouveriez pas une condition plus sûre, plus avantageuse que les missions parmi les pauvres gens de la campagne. Elles sont obscures et pénibles, c'est vrai. Mais il ne s'y trouve aucun péril de vaine gloire et d'ambition. Au contraire, elles vous offrent des occasions de détacher votre cœur de toutes les choses qui passent et de supporter des souffrances, du mépris, des persécutions... »

Maunoir commença par les régions les plus délaissées, les îles. A Belle-Ile, il y avait 80 ans que l'on n'avait pas vu d'évêque. Les terres de Sein, d'Ouessant et de Molène étaient plus désolées encore. Ayant imploré à la cathédrale de Quimper le secours de S. Corentin, Maunoir, accompagné du P. Bernard, se dirigea vers la pointe du Raz, extrémité de la péninsule bretonne. C'était le pays des brumes, des orages, des tempêtes. Il atteignit Ouessant. La faim de la parole de Dieu y était indicible. L'église se remplit du matin au soir. Le bienheureux, pour se faire entendre de tous, fit transporter la chaire sous le porche. Il parla longtemps, il fut véhément. Puis il descendit. Pas un auditeur ne bougea, on voulait l'entendre encore. Il remonta en chaire ; la seconde prédication fut plus chaude que la première et les gens ne voulaient plus s'en aller. Le soir, après les Vêpres, il reprit la parole et ce fut pour parler, avec tant de force et de beauté, des joies du ciel et des tourments de l'enfer, que l'assistance entière se mit à pleurer en criant : « Jusqu'ici nous avons vécu comme des bêtes. Nous devons désormais commencer à vivre en chrétiens ! »

Mais, le bienheureux ne se bornait pas à prêcher. Ses cantiques n'eurent pas moins de succès que ses sermons. Il mit en vers bretons le *Credo*, le *Pater*, l'*Ave Maria*, les dix Commandements, l'acte de contrition, les préceptes de l'Eglise, les mystères du Rosaire, la préparation à la communion et l'action de grâces. Grâce à ces cantiques, les enfants et les grandes personnes, en quinze jours, connurent leur catéchisme !

« Alors, raconte-t-il lui-même, un feu s'alluma sur ces eaux. Le St-Esprit excita une telle ardeur dans ces âmes d'insulaires que, pour les contenter, nous allions au confessionnal à trois heures du matin et nous y passions presque tout le jour, jusqu'à huit ou neuf heures du soir... Le P. Bernard, pour se lever plus vite, se couchait sur une table. »

Ajoutons que le P. Maunoir, lui — ce qu'il ne dit pas — couchait par terre... Et cette vie, tantôt dans un lieu tantôt dans un autre, dura quarante-deux ans ! Maunoir passa et repassa à travers toute la Bretagne, sans jamais se lasser, sans se décourager et malgré toutes sortes d'aventures et de fatigues. Une fois, la tempête le garda en mer 36 heures sans manger, ce qui ne l'empêcha pas, à peine arrivé dans l'île de Sizun, de se préparer à dire la messe, à jeun. Mais l'odeur des poissons mis à sécher empestait la sacristie à tel point qu'il en fut plus malade que de la tempête ! Ses repas étaient composés de pain d'orge, de racines et de poisson sans beurre ni huile.

Il n'était pas à l'abri de la colère des libertins, tel ce malheureux de Plozévet, qui déchargea son pistolet sur lui, mais le manqua en faisant seulement voler en l'air sa barrette !

Le succès fut immense. Où le P. Le Nobletz avait semé dans les larmes, Maunoir récolta le plus sou-

vent dans la joie. Sur ses pas, naissaient les vocations sacerdotales. Alors que Le Nobletz se lamentait de l'égoïsme et de l'avidité des curés, il s'opéra une vraie résurrection du zèle sacerdotal, en Bretagne, sur les instances et grâce aux exemples de Maunoir. L'une de ses conversions les plus remarquables fut celle de Nicolas de Saludem, seigneur de Trémaria, ancien conseiller au Parlement, converti par une parole sortie d'un crucifix pendant que le bienheureux prêchait dans le voisinage. Le châtelain se sentit inspiré d'aller l'entendre. Invité chez lui, Maunoir fit cette prière à Dieu : « Seigneur, combien il me plairait que le Seigneur de Trémaria se fasse prêtre et vienne avec moi en mission ! Quelle gloire il vous donnerait et quel salut pour les âmes ! » De fait, le seigneur, dont la vie était jusque-là peu édifiante, se convertit, changea de vie, se donna tout entier à Dieu, fut envoyé par Maunoir à Paris, pour y faire sa théologie, et fut son compagnon de mission durant 18 ans ! Et il ne fut pas le seul : Olivier de Guer, marquis de Pontcallec, le comte de Saisy de Kerapuil furent conquis par lui au sacerdoce, avec beaucoup d'autres, non nobles, mais non moins zélés, avec qui le bienheureux organisa des missions, auxquelles plus d'un évêque tint à participer.

Le règlement de ces missions était cependant assez rude : lever à quatre heures, méditation et bréviaire en commun, lecture durant les repas, procession de tous les missionnaires, après l'*Angelus* du soir, en récitant le *Miserere*.

Les fruits d'un tel apostolat furent incalculables. Si les deux seuls Pères Maunoir et Bernard pouvaient déjà, en 1642, compter 15.000 Bretons solidement instruits de leur religion, ce nombre était déjà doublé en 1643, quadruplé en 1648 et de nouveau en 1649. Il n'est pas exagéré d'évaluer à 300.000 les personnes catéchisées en dix ans ! Mais qui dira le nombre des personnes atteintes et converties ou maintenues dans la pratique religieuse, en 42 ans et au cours de 400 missions faites par Maunoir ! Pour assurer les fruits de tant d'efforts, le bienheureux créa à Quimper une Maison pour retraites spirituelles, à l'usage du peuple. A son lit de mort, il eut la force de murmurer aux prêtres et au P. du Demaine, qui lui avait administré les derniers sacrements :

> « Le plus grand plaisir que vous puissiez me faire sera celui de former ou de renouveler votre résolution de travailler aux missions, jusqu'à la mort. Je ne connais pas de ministère plus saint ni plus utile. »

Il passait le flambeau, comme Michel Le Nobletz avait fait pour lui !

Au soir du 28 janvier 1683, à deux lieues de Plévin, le curé de Motreff, M. Quillieron, parlant avec un de ses paroissiens, vit tout à coup son église s'illuminer d'une vive clarté. Etait-ce un incendie ? On ne voyait rien aux alentours. Un paysan sauta sur le mur du cimetière. De là, il cria au curé : « Il y a une grande lumière à l'orient : du côté de Plévin, l'horizon est tout en feu ! »

— « Le P. Maunoir doit être mort ! » s'écria alors le curé. Et soudain on entendit sonner les cloches de Plévin. Elles annonçaient, en effet, à toute la Bretagne que son apôtre, le P. Julien Maunoir, venait de quitter cette terre.

Il n'a pas cessé cependant de veiller sur sa chère Bretagne ! O Bretagne, terre de chrétiens, terre de vocations sacerdotales, n'oublie jamais ton bienfaiteur, mais n'oublie pas non plus les diocèses déshérités de France, qui manquent d' « ouvriers pour la moisson ! » [1]

IX

Nous quittons un saint missionnaire, mais c'est pour en retrouver un autre. Non qu'il nous appartienne de le canoniser ; cela ne nous appartient pas. Mais nous employons ici le mot saint dans le sens courant. Il exprime le respect, l'admiration, la vénération, en face d'un véritable ami et serviteur de Dieu.

Un ami de Dieu, un serviteur de Dieu, certes *Mgr Xavier Vogt*, évêque de Célendéris, d'abord *vicaire apostolique de Bagamoyo, puis de Yaoundé*, mort à Yaoundé, le 4 mars 1943, à l'âge de 72 ans et 4 mois, mérite bien ces deux titres.

Nous avons sous les yeux une brochure de 26 pages qui relate sa belle carrière. On l'y voit revivre au naturel ; on suit sa trace dans ses continuels voyages de missions ; on l'entend parler ; on assiste à ses sermons ; on retient son souffle pour ne pas le déranger quand il écrit à son bureau. Et après avoir lu cette brochure on partage le sentiment du rédacteur anonyme qui a condensé là tant de témoignages venus des informateurs les plus sûrs et des compagnons de travail les plus assidus, en ce sens qu'on voudrait qu'une telle vie fût décrite plus au complet, que ce missionnaire-type du xx[e] siècle fut l'objet d'une monographie, qui serait, dans la plus stricte vérité, une œuvre hagiographique. Nous ne sommes plus au temps de la Légende dorée. Jacques de Voragine changerait de méthode, de style, de champ visuel, pour ainsi dire, s'il vivait à notre époque, mais nul doute qu'il ne se montrât capable de faire envier de ses lecteurs la puissante carrure spirituelle d'un Mgr Vogt.

Nous ne pouvons, ici, lui consacrer que quelques pages ; nous nous en tiendrons à quelques traits saillants.

D'abord le portrait physique.

En arrivant au Cameroun, en septembre 1922, il est sur le point d'achever ses 52 ans. Car il était né à Marlenheim, en Alsace, le 3 décembre 1870. Le 3 décembre ! Bon présage, c'était la fête de saint François-Xavier. On lui en donna le nom. Il devait y faire honneur.

Ce n'est pourtant pas à François-Xavier qu'il ressemble, mais bien à François de Sales, pour qui il nourrissait, comme pour son saint patron, une dévotion très particulière. Il avait de François de Sales la douceur dans le regard, la taille de la barbe, l'aménité du caractère, la ferveur du zèle. Il entretenait avec le saint évêque de Genève, dans ses œuvres, le commerce le plus constant. Il avait comme lui habituellement la tête penchée vers la droite, et il marchait lentement, comme si, nous dit-on, il s'était rappelé le mot de Bossuet : « Un évêque ne court jamais ! » Il était pieux comme

[1] Signalons que dans les *Etudes* (juillet-août 1951, p. 40-59), le R. P. Rouquette publie un intéressant article : *Les « Deux Etendards » en Basse-Bretagne : Le Bx Julien Maunoir* (1606-1683), avec une bibliographie précieuse.

l'évêque de Genève. Cela se voyait à ses messes pontificales, mais aussi à la messe de tous les jours, qu'il récitait avec onction, sans se singulariser. Très instruit en littérature, en histoire, en théologie, en sciences, il avait gardé l'habitude de beaucoup lire, pour s'entretenir, mais il ne souffrait que les lectures sérieuses et instructives. Ne pouvant admettre les romans, il lui arriva d'arracher des mains d'un Père, *Le blé qui lève*, de René Bazin. Sa partie faible, il l'avouait volontiers, était le Droit canonique. Mais il savait consulter et s'adressait aux compétences, dans les cas difficiles.

D'allure simple et tranquille, jamais il ne lui vint à l'esprit de s'établir à l'écart de ses missionnaires, dans un « évêché ». Sa chambre était au milieu des autres. Il présidait, à table et à la récréation, avec la même simplicité partout, mêlant son rire et ses plaisanteries à ceux de tout le monde. Il veillait sur la conversation : elle est une détente, un réconfort, un appui moral, un bienfait psychologique, il aimait donc les bonnes histoires, bien racontées, les traits caustiques et pittoresques; mais il ne permettait pas que l'esprit s'exerçât jamais au détriment du prochain ou du respect des autorités. Un jour, il rendit ce témoignage à un frère qui venait de mourir :

« Ce n'était pas un aigle, en récréation ; mais nous ne l'avons jamais entendu dire du mal du prochain : il faudra mettre cela dans sa notice. »

Lui-même était causeur agréable, d'une bonté exquise, d'un accueil toujours doux et paternel. Il avait par-dessus tout un talent d'organisateur hors de pair. Toute sa carrière apostolique fut faite d'audaces corrigées par une attention extrême au détail pratique. Il avait l'esprit conquérant. Fondait-il un poste, il gagnait du terrain, et pratiquait la politique de présence, quitte à consolider lentement les positions occupées. Soit à Bagamoyo, où il fut Vicaire apostolique dès 1906 et dont il fut chassé par les conséquences de la Grande Guerre, soit au Cameroun, où il devint Vicaire apostolique de Yaoundé, il employa toujours les mêmes procédés : Se rendre d'abord maître de la langue des noirs, se faire nègre avec les nègres. Créer des stations, les visiter souvent, s'intéresser surtout aux catéchismes, aux écoles, à la vie chrétienne, à la vie religieuse, donner des conseils, des encouragements, des directions, animer tout son vicariat par l'action de son cœur et de sa volonté, surmonter, dans la patience et le courage, toutes les épreuves, tous les « coups durs », ne jamais se laisser décourager par les échecs, céder à l'impossible en comptant sur Dieu pour la revanche future, aller toujours au plus pressé, au plus utile, au plus efficace, ne rien gaspiller, ne rien dépenser sans motif proportionné, quitte à passer pour trop ménager de ses « sous », c'est bien là, n'est-ce pas, le programme d'un vrai missionnaire de Jésus-Christ.

« La formation de son personnel le préoccupait constamment, nous dit la notice, celle de ses prêtres en particulier. Il écrivait à chacun régulièrement des lettres cordiales et affectueuses, pleines de bonhomie, où les conseils abondaient avec les nouvelles, — conseils sur toutes choses, la conservation du ciment, les soins à donner au vin, comment fabriquer un saloir, etc. — Les directeurs de mission recevaient naturellement plus de lettres que les autres, car l'évêque qui était en même temps supérieur principal, ne voulait rien ignorer de ce qui l'intéressait. Surtout le sort des jeunes prêtres et des jeunes frères était le thème de sa correspondance. « ...C'est à vous qu'il incombe de former ce jeune et il sera votre image... Faites qu'il apprenne vite la langue, qu'il sache faire le catéchisme, prêcher, confesser, surveiller l'école, aller en tournée. Rendez-moi compte. » Il insistait sur la nécessité d'apprendre la langue indigène au plus tôt : « Je vous défends de prêcher en français. C'est contraire aux instructions de la Propagande. Si un Père n'est pas capable de prêcher au bout d'un an, il n'y a qu'à le renvoyer en France » [2].

La place nous manque pour décrire les résultats splendides de l'apostolat de Mgr Vogt. Nous ne citerons qu'une anecdote où se reflètent à la fois ces résultats et l'humilité qu'il savait conserver dans le succès :

Nous sommes en 1940. On célèbre le 70e anniversaire du vénéré prélat. Comme invité d'honneur à la fête, on voit au repas de la communauté le colonel Monclar, aujourd'hui général et commandant le bataillon français en Corée. Il était alors à la tête de la Légion étrangère, à Yaoundé. Au dessert, Mgr Graffin, coadjuteur de Mgr Vogt, porta un toast. Il rendit hommage aux mérites de l'évêque, il compara le chiffre des chrétiens du vicariat à son arrivée en 1922, — 30.000 —, avec celui de 1940 — 300.000. Il parla des travaux du jubilaire, de ses tournées, de la fondation de deux séminaires et de deux Congrégations indigènes, Frères et Sœurs.

« Ces succès, conclut-il, sont dus en grande partie à celui qui fut l'animateur de tous les progrès, à celui qui a si bien suivi les conseils de notre Fondateur, le vénérable P. Libermann, qui demandait à ses fils de se faire Nègre avec les Nègres, tout pareil à eux. »

Le colonel Monclar amplifia encore les compliments et s'extasia sur les résultats obtenus, comme un chef qui sait apprécier les labeurs d'un autre chef.

— « Mais je n'y suis pour rien ! » interrompit Mgr Vogt.

— « Ah ! vous n'y êtes pour rien ? rétorqua le colonel, de plus en plus éloquent. Vous n'y êtes pour rien ? Je retiens cette parole comme une confirmation de ce que vient de dire votre coadjuteur, quand il vous décrit comme l'homme qui s'est fait Nègre avec les Nègres. En effet, vous parlez exactement comme mon boy, qui est un Nègre. Hier, il m'a cassé une pile d'assiettes et, comme je me mettais en colère, il m'a répondu tout comme vous : « Mais, je n'y suis pour rien ! »...

Cette saillie inattendue déchaîna un fou rire dans l'assistance... Telle était pourtant l'humilité sincère de Mgr Vogt. Et pourtant, oserai-je le dire, plus que son humilité, c'est sa bonté à l'égard des pécheurs qui nous touche ! Que l'on en juge.

Il s'était fait, en matière de confession sacramentelle la réputation d'arbitre suprême et de promoteur d'amnistie complète, à la joie de tout le monde, confesseurs et pénitents. Il avait pris l'habitude de confesser lui-même tous les misérables « recalés », les pauvres relaps, habitudinaires invétérés ou occasionnaires récidivistes. Aucun missionnaire ne voyait d'inconvénient à ce que l'évêque

[2] Nous permettra-t-on de formuler le vœu que ces précieuses lettres soient réunies en volume et publiées. Ce serait le prélude à une biographie !

se rendit compte, en personne, de la moralité générale et particulière de la grosse clientèle du saint Tribunal. Au contraire ! Or, il excella dans ce rôle. Non pas qu'il ait réussi à corriger tous ses pénitents. Mais quand il avait absous un pécheur notoire, il y avait dans le cœur de tous la joie signalée dans l'Evangile, celle que l'on peut éprouver pour les quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'avaient pas besoin d'aller à confesse chez le bon Pasteur. Vers la fin de sa carrière, son humilité s'accentua, sa bonté pour les pécheurs se fit toujours plus accueillante. Il entrait dans sa vieillesse pour se réfugier en Dieu, pour ne plus penser qu'à Dieu. « On le voyait s'en aller réciter son bréviaire et son rosaire vers la grotte de Lourdes, suivi à distance respectueuse par la sinistre cohorte des vieux pécheurs, qui attendaient l'heure propice des aveux. »

Qui ne serait ému de cette vision ? Ce vieil évêque, ce vieux missionnaire, qui va prier la Vierge, son chapelet en main, et que suivent de loin, la tête basse, les brebis malades qui ne voient qu'en lui un espoir de salut !

La fin du grand lutteur fut digne de sa vie entière. On le trouva gisant, au pied de son lit, terrassé par une attaque d'apoplexie, à 11 heures du soir, le 24 février 1943. Il vécut une semaine encore, jusqu'au 3 mars.

Ce fut pendant ces huit derniers jours que tout son entourage, les Frères et les Sœurs, les séminaristes qui le servaient, durant ces veilles pieuses, purent se rendre compte de la profondeur de son âme. « Ayez pitié de moi, qui suis un pécheur », ne cessait-il de répéter, en reprenant la prière du pauvre publicain de l'Evangile. Il fit sa confession générale et reçut l'Extrême-Onction avec une ferveur émouvante. Chaque matin, on lui apportait la communion en viatique ; il voulait s'y préparer chaque fois par la récitation des prières de S. Ambroise et de S. Thomas d'Aquin, telles qu'elles sont au bréviaire, pour la préparation à la sainte Messe. Le chapelet ne quittait plus ses doigts. Même quand son agonie commença, il faisait signe de la main de continuer à le dire auprès de lui. Son père spirituel lui demanda alors un suprême conseil :

« *Union avec Jésus-Christ, cela suffit !* »

Et ce fut par des mots semblables, tout simples et substantiels, qu'il encouragea tout le monde jusqu'au dernier souffle. Il avait eu toute sa vie le secret de dire uniquement des choses utiles et, si l'on peut dire, communes — l'assistance à la messe, la réception des sacrements — dans ses sermons. Ce qui n'empêchait pas les Noirs de dire : « Personne ne nous a jamais parlé comme lui ! »

Ses obsèques furent un triomphe. Revêtu des ornements épiscopaux, il fut exposé sur un lit de parade, au milieu de la chapelle du Séminaire de Mvolyé, et ce fut un défilé interminable de fidèles qui voulaient faire toucher à son corps des chapelets, des médailles, des livres de prières. Quant à lui, si humble, il n'était plus à même de refuser les suprêmes honneurs.

« Nous espérons, dit la notice, que le Seigneur aura ratifié ces honneurs à son pieux serviteur. »

Il avait pris comme devise : *Soli Deo !* Jusque dans la mort, ce fut à Dieu que l'on rendit hommage en glorifiant son bon ouvrier !

La notice se clôt sur une parole du vénérable P. Libermann :

« Ce peuple africain n'a pas besoin et ne sera pas converti par les efforts de missionnaires habiles et capables ; c'est la sainteté et le sacrifice de ses Pères qui doivent le sauver... Il a besoin d'être racheté par des douleurs unies à celles de Jésus et par une sainteté qui attire sur lui les tout-puissants et tout miséricordieux mérites de Jésus. »

Et cette conclusion n'est pas applicable seulement au peuple africain. Tous les pasteurs d'âmes peuvent la méditer avec profit !

X

Terminons la présente Causerie, comme la précédente, par le compte rendu d'une soutenance de thèse de doctorat ès-lettres. Il s'agit de celle du T.R.P. J.-P. Inda, abbé-coadjuteur de Notre-Dame de Belloc, à Urt (Basses-Pyrénées). Sujet principal *Francis Jammes, du faune au patriarche ;* — thèse complémentaire : *Francis Jammes et le pays basque.*

Le R. P. Inda, après des études à l'Université catholique de Lille, et sa licence, en 1939, fit inscrire ses sujets de thèses en Sorbonne. La guerre survint, et la captivité. De retour à son monastère, tout en assurant la direction de l'Ecole abbatiale, il reprit son projet, encouragé qu'il était par deux circonstances particulières : la présence dans le voisinage de Madame Francis Jammes, et le rôle prépondérant joué dans la conversion de F. Jammes par dom Michel Caillava, l'un des fondateurs de l'abbaye.

Dans une thèse sur Jammes, publiée pendant la guerre, M. Robert Mallet soutenait que la poésie de Jammes s'était tarie avec sa conversion. Dom Inda, convaincu que c'est là une erreur manifeste, a voulu précisément traiter de Jammes, en tant que « *poète catholique* ». Il montre d'abord comment la conversion de Jammes s'enracine dans l'éducation — ou tout au moins dans l'atmosphère — catholique de son enfance, dans certains goûts des premières années, goût des cérémonies religieuses, goût de la pureté — malgré une conduite qui n'était rien moins qu'exemplaire — goût de l'humilité; goût et soif d'amour absolu...

Il étudie ensuite la poésie de Jammes après sa conversion. Loin de tarir la veine poétique, la conversion en a élargi le domaine. Le premier Jammes ne chantait guère que la nature et l'amour humain. La poésie de Jammes converti embrasse tout le registre des hauts sentiments de l'homme : amour et nature, sans doute, et plus que jamais, mais aussi toutes les formes de l'amitié, de la charité, de la douleur, toutes les nuances du sentiment religieux, qui transforme et élève tout ce qu'il touche.

Enfin, le timbre de la voix de Jammes, fait jusque-là de sensibilité aiguë, de nostalgie, d'inquiétude, a mué, mais sans s'appauvrir, et en gardant au contraire sa puissance d'emprise, grâce à un réalisme vivace, à une capacité inlassable de rêve, à une technique poétique originale et neuve.

Dans sa thèse complémentaire, dom Inda étudie plus particulièrement les œuvres consacrées par Jammes au pays basque.

Le travail de rédaction n'était pas achevé lorsque dom Inda fut élu, en juillet 1949, abbé de Belloc. Ces nouvelles occupations ne lui permettaient guère

de mettre au point de perfection sa seconde thèse ; il affronta cependant le jury, avec son texte tel quel. Le jury était composé de MM. Levaillant et Moreau, rapporteurs, et de MM. Mornet, Lebègue et Saulnier. Parmi les critiques adressées au candidat, il en est une qui est bien de notre temps. Elle fut faite par M. Mornet qui reprocha au candidat de s'être trop attardé aux études d'âme et aux analyses esthétiques, au lieu de bourrer ses thèses de détails biographiques sur l'auteur, de dates, de faits... C'est ce qu'on appelle la méthode du déballage des fiches. Elle est considérée sérieusement par les spécialistes de l'histoire littéraire, tel M. Mornet, comme la « méthode scientifique » par excellence. Tout comme en psychologie, on s'attache à des mensurations, à des tests chiffrés, à travers lesquels on se pique de « mesurer », de « peser », pour ainsi dire, les états d'âme. Il est vrai que, en dehors des examens universitaires et des soutenances, dans la vie réelle, on s'empresse d'abandonner ces « méthodes scientifiques » pour se livrer aux analyses littéraires, esthétiques ou psychologiques, seules capables, sinon de faire comprendre, du moins de suggérer la nature et la grandeur d'un talent ou d'un génie.

Le jury fut unanime à couronner d'un verdict élogieux l'œuvre de dom Inda [3].

XI

Je voudrais encore indiquer quelques autres thèses, pour lesquelles mes informations sont malheureusement incomplètes [4].

Le 15 mars 1951, M. l'abbé Blanchard, professeur aux Facultés catholiques de Lyon, a soutenu deux thèses de philosophie : *L'attention dans la philosophie de Malebranche*, méthode, doctrine, perspectives.

Le 31 mai 1951, M. l'abbé Philippe Delhaye, de Namur (Belgique), professeur à la Faculté de théologie de Lille, a soutenu à Lille sa thèse de doctorat sur le « *Microcosmus* » *de Godefroy de St-Victor* (un vol. in-8 de 330 pages).

Ceux de nos lecteurs — et ils sont nombreux — qui s'intéressent aux sciences aimeront à connaître enfin quelques sujets de thèses de sciences traités par des prêtres ces derniers temps, bien qu'il soit tout à fait hors de ma compétence d'en traiter ici.

M. l'abbé René Mouterde, ancien étudiant de Lille, actuellement chargé de l'enseignement de la Géologie à la Faculté catholique des sciences de Lyon, a soutenu, à Lyon, le 12 janvier dernier, ses thèses de doctorat ès-Sciences, dont la principale avait pour sujet : *Le lias et le Bajocien des bordures nord et nord-est du Massif central français.*

M. l'abbé Paul Delerue, lillois, et maître de conférences à la Faculté libre des Sciences de Lille, a soutenu, le 9 mars, devant la Faculté des Sciences de Montpellier, ses thèses de doctorat ès-Sciences mathématiques. Thèse principale : *Sur le calcul symbolique à* n *variables et sur les fonctions hyperbesséliennes.*

Enfin, M. l'abbé Jean-Marie Lys, de Loos (Nord) lui aussi, maître de conférences à la Faculté libre des Sciences de Lille, a soutenu, le 26 avril, ses thèses pour le doctorat ès-Sciences naturelles, devant la Faculté des Sciences de Lille. Thèse principale : *Etude morphologique et biologique sur le genre Cyclamen.* Mention très honorable, comme les précédentes, et félicitations du jury.

Comme on le voit, les sciences et les lettres fleurissent chez plusieurs de nos confrères et les lauriers poussent autour de leurs fronts. Merci à nos aimables informateurs.

L. Cristiani.

[3] Nous croyons savoir que les thèses sont à l'impression et nous espérons pouvoir bientôt en signaler la publication.

[4] Je demanderai à tous ceux qui auraient l'obligeance de me documenter, en vue de ces recensions de thèses, de vouloir bien m'indiquer la date de soutenance, les sujets de thèses, la composition du jury, le sens général des exposés du candidat, les objections ou critiques des membres du jury, la mention obtenue. Pour la recension des thèses elles-mêmes, *il m'en faudrait un exemplaire.*

QUESTIONS
de science ecclésiastique
CONSULTATIONS DIVERSES

Q. — Le problème du classement de la documentation devient de plus en plus ardu. J'entends souvent parler de la classification décimale. L'*Ami* voudrait-il nous dire en quoi consiste ce procédé de classement et s'il est vraiment pratique pour le clergé ?

R. — I. Ce problème, en effet, devient de plus en plus difficile. Il ne s'agit pas seulement de trouver un emplacement pour chaque livre, chaque article de revue, chaque note qu'on désire classer, il faut pouvoir réunir sans difficulté tout ce qui concerne un même sujet ; il faut ensuite pouvoir retrouver immédiatement ces documents pour les utiliser.

Il existe dans ce but deux grands systèmes de classement : le classement alphabétique et le classement systématique.

1. — Le premier s'impose d'abord à l'esprit : on classera « *ange* » après « *âme* » et avant « *annonciation* », et il sera très facile de retrouver ses documents directement et sans longues recherches. Mais on constate sans peine qu'un tel ordre disperse irrémédiablement les matières et que des sujets voisins sont fâcheusement séparés. De plus, ce classement pose déjà des problèmes délicats : classera-t-on « *immortalité de l'âme* » à « *immortalité* » ou à « *âme* » ? « *amour de Dieu* » à « *amour* » ou à « *Dieu* » ?

Aussi a-t-on cherché à limiter l'éparpillement en appliquant l'ordre alphabétique, non plus aux mots eux-mêmes, mais à des « mots - matières » ou « mots-souches », rassemblant sous un même vocable principal les divers sujets s'y rapportant. Ainsi, sous « *Ame* », on aura « immortalité de l'âme », « origine de l'âme », « sommeil de l'âme », etc. Mais il faut ici faire un choix préliminaire entre les mots-matières à utiliser, multiplier les synonymes et les renvois, risquer des oublis, etc.

2. — C'est ce qui conduit vers le classement systématique, groupant les notions selon une suite logique, et permettant éventuellement une notation abrégée symbolisant la place de chaque matière. Un tel classement exige, à la base, l'établissement d'une table où toutes les matières sont réparties conformément à un plan théorique, et à laquelle il faudra se reporter, soit pour ranger un document, soit pour le rechercher.

Il peut paraître séduisant de créer soi-même sa table de classement, en fonction de ses propres besoins, de sa conception personnelle de la science ou de la connaissance, sans y comprendre les no-

tions extérieures à ses préoccupations. Mais c'est là un travail considérable, qui reflétera la pensée de son auteur et sera difficilement communicable à un autre chercheur et, par conséquent, d'un intérêt moindre pour celui-ci. Or, le propre de la documentation est de servir au plus grand nombre possible d'utilisateurs, quels que soient leur formation, leurs besoins, la nature et le volume de leurs documents. Une classification universelle apparaît donc comme l'idéal à atteindre.

II. — Or il existe depuis 1873 un système qui a pour but de répondre à ces conditions : c'est la *Classification Décimale Universelle* (C.D.U.), inventée en Amérique par Melvil Dewey et bientôt adoptée en Europe par les Belges Paul Otlet et Henry La Fontaine.

Elle couvre l'ensemble des connaissances humaines, ce qui lui permet donc de s'adresser à tous. Son système de notation décimale lui confère une grande souplesse, en permettant l'insertion à sa place exacte de toute notion nouvelle. Sa notation uniquement en chiffres lui donne une intelligibilité internationale, chaque nombre conservant toujours la même signification quelle que soit la langue dans laquelle il est interprété. Elle groupe les notions voisines, indique les corrélations, sépare les homonymes, réunit les synonymes, permet à volonté un classement sommaire ou détaillé.

Elle apporte un cadre mûrement étudié par des spécialistes de toutes nations, facile à utiliser après une rapide initiation. Elle constitue une clé permettant de se retrouver sans difficulté dans toute bibliothèque, quelle que soit la richesse de celle-ci. Aussi de nombreuses bibliothèques et centres de documentation l'utilisent et s'en déclarent satisfaits.

La répartition des connaissances humaines a été effectuée selon le schéma qui suit :

0 Généralités
1 Philosophie
2 Religion
3 Sciences sociales et juridiques
4 Linguistique
5 Sciences pures
6 Sciences appliquées et techniques
7 Beaux-arts
8 Littérature
9 Histoire et Géographie.

Chaque classe se subdivise en dix divisions, notées, par exemple, 00, 01, 02, 03, etc., 09. Chaque division peut à son tour se subdiviser selon le même principe, et ainsi de suite.

La classe 2 : *Religion* a été, pour la première édition continentale de la C.D.U., développée et approfondie par feu l'abbé Mercier, neveu du grand cardinal Primat de Belgique. Elle vient d'être revue et précisée, à la lumière d'une expérience journalière, par le directeur canadien de « *Mes Fiches* », le R. P. Paul-A. Martin, c. s. c. ; celui-ci l'utilise depuis de nombreuses années dans le classement de sa revue et ses fiches. Le public religieux de langue française a donc maintenant à sa disposition une méthode de classification complète, précise, commode, de toutes les matières qui l'intéressent plus particulièrement. Pour l'utiliser, on se procurera en même temps que *la table complète de la classe 2, la table abrégée de l'ensemble de la C.D.U.*, antérieurement parue, on pourra ainsi classer d'une manière satisfaisante toute sa documentation courante.

Ces tables sont en vente à l'*Union Française des Organismes de Documentation*, 65, rue de Richelieu, à Paris-2e, où tous les libraires pourront les obtenir. *Tables générales abrégées*, 200 fr. ; — classe 0 complète, 600 fr. ; — classe 2 (Religion) complète, 650 fr.

Il existe aussi à l'*Union Française des Organismes de Documentation* (U.F.O.D.), une commission de Classification Décimale Universelle, chargée de coordonner et de résoudre les problèmes résultant de l'utilisation de la C.D.U. Son président, M. Dubuc, 72, rue Saint-Louis, à Evreux (Eure) est toujours à même de répondre à toutes questions et suggestions concernant cette classification.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus Bibliographiques

Chan. Jacques LECLERCQ. — **La vocation religieuse.** — In-8 de 248 p., 450 f. — Paris, Casterman, 1951.

Pour composer cet ouvrage qui sort des sentiers battus, M. Leclercq part de cette idée maîtresse : la vie religieuse est un don de soi répondant à un appel de Dieu et réglé par les lois de l'Église ; « mais le droit est devenu tellement touffu qu'on a peine, parfois, à retrouver la spontanéité du don en dessous des formes juridiques. De là le dessein de cet ouvrage, s'appliquant à retracer les lignes essentielles du don..., don commun à tous ceux qui se consacrent à Dieu », mais qui prend « différents aspects... dans la vie dite religieuse au sens canonique et dans le sacerdoce » (p. 9). « Il s'agit de retourner à l'essence de la vie religieuse, de la dégager de l'alluvion des siècles, des institutions, du juridisme, parce que, dans le monde d'aujourd'hui, il est indispensable qu'elle apparaisse dans sa pureté » (p. 108).

De fait, si l'on s'en tient à ce qu'il y a de positif dans ce livre (analyse approfondie de ce que doit être « le don »), il y a, en dépit de beaucoup de longueurs, un grand nombre de leçons utiles à recevoir de M. L. Mais dans l'attaque qu'il mène contre la prétendue sclérose du « juridisme », il y a quelques imprécisions et un peu d'excès.

Imprécision sur la nature du *vœu :* « Toute promesse faite à Dieu est un vœu » (p. 20). « Le vœu, signe d'amour, a pour objet une forme de perfection et ce n'est pas une forme de perfection que de s'engager à ne pas pécher » (p. 24). « Dans les traités de morale aussi bien que de droit canon, on assigne uniquement comme objet au vœu de chasteté de s'abstenir, par motif de religion, de tout acte de luxure, interne ou externe, et du mariage. Son but paraît donc être de donner une valeur religieuse à la chasteté. Cette façon unilatérale et grossière de traiter la question a eu des conséquences dommageables à plusieurs points de vue » (p. 34).

Voici un autre exemple : il s'agit, cette fois, du droit. « Lorsqu'une jeune fille, qui a l'habitude de sortir seule depuis l'enfance entre au couvent et qu'elle ne peut plus sortir sans être accompagnée, cela lui paraît odieux et ridicule... La jeune fille actuelle ne peut plus prendre une règle de ce genre au sérieux » (p. 83). « On commence à se demander s'il ne serait pas avantageux que les religieuses sortent un peu plus et qu'elles sortent seules » (p. 220). L'Eglise n'est pas de cet avis ; loin d'abolir le canon 607, elle insistait